

du secours ; d'abord, ils ne distinguèrent pas en quelle langue s'expriment ces plaintes ; mais ensuite ils entendirent distinctement prononcer le mot *God* (Dieu !)

— Est-ce possible ? s'écria Victor. Un Flamand dans ce pays ? Venez, venez, allons voir. C'est probablement un malheureux compatriote.

— Restons ensemble, dit le Bruxellois. La main aux fusils ; car tout peut cacher une ruse. Donat, tâche de nous suivre dans les broussailles.

Guidé par le cri d'angoisse, ils trouvèrent un jeune homme assis contre un arbre. Il était pâle, ses joues étaient creuses, et un de ses pieds était entouré de lambeaux qu'il avait déchirés de ses habits. Ses premières paroles prouvèrent qu'il était Anglais, ce qui avait causé l'erreur de Victor, parce que le mot "Dieu" est le même en anglais qu'en flamand.

Il raconta que lui et ses compagnons avaient été attaqués par des bandits et qu'il avait reçu une balle dans le pied. Sa blessure s'était enflammée ; son pied s'était enflé douloureusement ; il ne pouvait marcher et avait rampé depuis quatre jours dans le bois, vivant de racines et de plantes dans l'attente d'une mort affreuse. Il suppliait les étrangers à mains jointes, pour l'amour de Dieu, de ne pas le laisser dans le désert. Son père tenait un grand store ou boutique dans les placers de la rivière de la Plume, et les récompenserait généreusement.

Victor et Jean parlèrent de placer le jeune homme sur l'âne ; mais le matelot jura que l'humanité était une sottise en Californie et qu'il n'avait pas envie de reprendre la charge d'un âne pour les beaux yeux de cet Anglais.

Comme le débat s'échauffait entre Roozeman et l'Ostendais, le Bruxellois dit :

— Venez un peu à l'écart avec moi, messieurs ; l'affaire est assez importante pour être discutée. Quand on l'eut suivi à une vingtaine de pas, il reprit :

— Mes amis, nous avons eu le bonheur de trouver un mulet, c'est un secours précieux, et il nous permettait de marcher rapidement et à grandes journées vers le but après lequel nous soupirons tous. Le mulet est vieux et faible. Si nous allons nous charger de ce blessé, nous devons de nouveau porter sur notre dos les instruments et la claie, et nous en serons beaucoup retardés. Quant à la récompense qu'il nous promet, ne vous y fiez pas ; une fois en sûreté, il nous dira : " Je vous remercie et bonjour. "

— Mais laisserons-nous donc mourir impitoyablement dans ce désert un chrétien, notre prochain ? Allez, continuez votre chemin, messieurs. S'il le faut, je resterai seul avec ce malheureux, et le porterai, si je puis.

Le blessé, qui le regardait de loin, vit bien que le jeune homme aux cheveux blonds plaidait en sa faveur. Aussi tendait-il des mains suppliées et son regard était plein d'éloquence.

— Eh bien, je m'oppose positivement au projet ridicule de Roozeman, dit le matelot. Porte les instruments qui veut ; moi, je ne me charge plus de rien.

— Soit ! alors nous porterons tout, n'est-ce pas, Jean ?

— Certes ; une pareille insensibilité est horrible.

— Et toi, Donat ?

— Moi, pour sauver la vie à un homme, je porte la claie et les haches jusqu'à l'autre bout du monde. Cela nous rendra Dieu favorable, et peut-être, pour nous récompenser, éloignera-t-il de nous les sauvages.

— Qu'en dis-tu, baron ? demanda Pardoos.

— Je pense, répondit le baron, que la vie d'un homme ne vaut pas la peine de faire tant d'embaras ; mais, soit, le malheureux est encore jeune ; je veux bien porter ma part des instruments.

Victor et ses amis avaient déjà déchargé en grande partie le mulet ; ils soulevèrent prudemment le blessé et le placèrent sur la bête. Le pauvre jeune homme remercia Victor les larmes aux yeux et lui jura chaleureusement de garder jusqu'au bord de la tombe le souvenir de sa générosité.

Selon leur promesse, Roozeman et Creps prirent la plus grande partie des instruments sur leur dos, et on lia le panier sur celui de Donat. Le voyage fut repris. En route, l'Anglais raconta comment ce malheur lui était arrivé :

— Mon nom est John Miller ; nous sommes de Kilkenny, en Irlande, dit-il. Je devais me rendre à Sacramento, afin d'y acheter nos provisions de farine pour mon père. Comme on ne pouvait se procurer assez de mulets à la rivière de la Plume, je suis allé aux placers du Yuba, et j'y ai trouvé, après quelques jours d'attente, les mulets dont j'avais besoin. Nous descendîmes avec rapidité des montagnes, car nos mulets étaient bons. Nous ne rencontrâmes rien de particulier dans notre voyage, jusqu'au troisième jour. Quelques heures avant midi, nous vîmes, au pied de la montagne qui dominait notre route, un homme accroupi et courbé, comme quelqu'un qui est très fatigué. Comme il était seul et n'avait pas d'autres armes qu'un revolver, il ne nous inspira pas de méfiance. Il répondit à nos demandes qu'il était parti de San Francisco pour aller aux mines du Nord, qu'il s'était égaré, et qu'il mourait de faim, faute de provisions. Nous lui donnâmes quelques biscuits et un bon morceau de viande salée. Cette homme avait de grosses moustaches rousses et les yeux singulièrement petits....

— Était-ce un Français ? demanda Victor étonné.

— Oui, c'était un Français ; il y en avait deux parmi nous qui savaient causer avec lui.

— La moustache rousse du Jonas ! murmura Victor ; Donat ne s'est pas trompé !

— Je n'aurais pas regardé si exactement son visage, continua le blessé, mais il me sembla qu'il nous examinait tous un à un de la tête aux pieds, et comptait nos armes. Il s'était levé et avait poursuivi son chemin ; nous avions, après lui avoir montré la bonne route, repris notre marche dans une direction opposée. Poussé par la défiance, je fis arrêter un instant mes compagnons et je grimpai sur une montagne pour observer l'inconnu. Il avait disparu et ne pouvait être caché nulle part dans cette plaine, sinon dans les broussailles ou dans le bois. Nous craignons une attaque des brigands qui rôdent maintenant en très grand nombre ; mais, comme après avoir marché avec rapidité pendant une heure et demie nous n'avions rien rencontré, nous nous arrêtâmes pour faire manger les bêtes et préparer notre propre dîner. À peine nous nous remontrés sur nos mulets et prêts à donner le signal du départ, que plusieurs hommes parurent sur une montagne au-dessus de nous et nous envoyèrent quatre ou cinq balles. Nous nous mîmes sur la défensive et nous déchargeâmes également nos fusils. Mais une dizaine de brigands fondirent sur nous du haut de la montagne, avant que nous eussions eu le temps de recharger nos fusils. Un des nôtres cria : " Fuyez ! fuyez ! " et je vis mes compagnons éperonner violemment leurs mulets et chercher leur salut dans la rapidité de leurs montures. Je voulais faire comme eux ; mais le même homme aux moustaches rousses et aux petits yeux m'ajusta et me tira une balle à travers le pied. Mon mulet fit un écart, me désorienta et suivit les autres. Les voleurs poursuivirent mes camarades ; j'entendis longtemps encore les coups de feu qui retentissaient dans le bois. J'étais couché là depuis quatre jours ; mon pied s'est enflammé. Je ne pouvais pas me mouvoir, et je prévoyais une mort terrible, lorsque Dieu m'exauça et m'envoya un secours et un salut inattendus.

Victor et Jean causèrent longtemps ensemble du rôle que la moustache rousse du Jonas avait joué dans cette histoire, et Jean Creps assura qu'il enverrait une balle dans le ventre du scélérat la première fois qu'il le rencontrerait.

Les Flamands atteignirent enfin l'endroit où ils devaient passer la nuit.

Pendant qu'on préparait le souper, Victor ôta les lambeaux du pied du jeune Anglais, lava avec beaucoup de soin la blessure enflammée et enveloppa son pied d'un linge propre. Ce pansement allégra si complètement les souffrances du malheureux, qu'il pût les mains de Roozeman et les arrosa de larmes de reconnaissance.

Donat ceda sa couverture au blessé, et quoique celui-ci refusât, Kwick resta inébranlable dans sa résolution et coucha sur la terre nue.

Cette nuit là, tous dormirent en repos sous la garde de leur sentinelle. Donat, tout content de lui et joyeux d'avoir pu faire une bonne action, en rêva et dormit d'un sommeil si profond, qu'il fallut le secouer pendant plusieurs minutes lorsque vint son tour de monter la garde.

(La suite au prochain numéro.)

LE VAMPIRISME EN SERBIE

J'avais entrepris un voyage à pied dans le Vargarez, et j'étais logé dans le petit village de Varlarska. Mon hôte était un Morlarque, riche pour le pays, homme très jovial, assez ivrogne, et nommé Vuck Poglono-vich. Sa femme était jeune et belle encore, sa fille, âgée de seize ans, était charmante. Je voulais rester quelques jours dans sa maison, afin de dessiner les restes d'antiquités dans le voisinage ; mais il fut impossible de louer une chambre pour de l'argent ; il me fallut la tenir de son hospitalité. Cela m'obligeait à une reconnaissance assez pénible, en ce que j'étais contraint de tenir tête à mon ami Poglono-vich aussi longtemps qu'il lui plaisait de rester à table. Quiconque a diné avec un Morlarque sentira la difficulté de la chose.

Un soir, les deux femmes nous avaient quittés depuis une heure environ, et, pour éviter de boire, je chantai à mon hôte quelques chansons de son pays, quand nous fûmes interrompus par des cris affreux qui partaient de la chambre à coucher. Il n'y en a qu'une ordinairement dans une maison, et elle sert à tout le monde. Nous y courûmes armés, et nous y vîmes un spectacle affreux. La mère, pâle et échevelée, soutenait sa fille évanouie, encore plus pâle qu'elle-même, et étendue sur une hotte de paille qui lui servait de lit. Elle criait :

— Un vampire ! un vampire ! ma pauvre fille est morte !

Nos soins réunis firent revenir à elle la pauvre Khava ; elle avait vu, disait elle, la fenêtre s'ouvrir, et un homme pâle et enveloppé dans un linceul s'était jeté sur elle et l'avait mordue en tâchant de l'étrangler. Aux cris qu'elle avait poussés, le spectre s'était enfui, et elle s'était éva-

nouie. Cependant, elle avait cru reconnaître dans le vampire un homme du pays, mort depuis plus de quinze jours, nommé Wiecznany. Elle avait sur le cou une petite marque rouge, mais je ne sais si ce n'était pas un signe naturel, ou si quelque insecte ne l'avait pas mordue pendant son cauchemar.

Quand je hasardai cette conjecture, le père me repoussa durement ; la fille pleura et se tordait les bras, répétant sans cesse : " Hélas ! mourir si jeune, avant d'être mariée. " Et la mère me disait des injures, m'appelant mécréant et certifiant le vampire de ses deux yeux, et qu'elle avait bien reconnu Wiecznany. Je pris le parti de me taire.

Toutes les amulettes de la maison et du village furent bientôt pendues au cou de Khava, et son père disait en jurant que le lendemain il irait déterrer Wiecznany et qu'il le brûlerait en présence de tous ses parents. La nuit se passa de la sorte, sans qu'il fût possible de les calmer.

Au point du jour, tout le village fut en mouvement ; les hommes étaient armés de fusils et de hanzars ; les femmes portaient des ferrements rougis ; les enfants avaient des pierres et des bâtons. On se rendit au cimetière au milieu des cris et des injures dont on accablait le défunt. J'eus beaucoup de peine à me faire jour au milieu de cette foule enragée et à me placer auprès de la fosse.

L'exhumation dura longtemps. Comme chacun voulait y prendre part, on se gênait mutuellement, et même plusieurs accidents seraient arrivés, sans les vieillards, qui ordonnèrent que deux hommes seulement déterraient le cadavre. Au moment où on enleva le drap qui couvrait le corps, un cri horriblement aigu me fit dresser les cheveux sur la tête. Il était poussé par une femme à côté de moi : " C'est un vampire, il n'est pas mort des vers, " s'écriait-elle, et cent bouches le répétèrent à la fois. En même temps, vingt coups de fusils tirés à bout portant mirent en pièces la tête du cadavre, et le père et les parents de Khava le frappèrent encore à coups redoublés de leurs longs couteaux. Des femmes recueillaient sur du linge la liqueur rouge qui sortait de ce corps déchiqueté, afin de frotter le cou de la malade.

Cependant, plusieurs jeunes gens tirèrent le mort hors de la fosse, et, bien qu'il fût criblé de coups, ils prirent encore la précaution de le lier bien fortement sur un tronc de sapin ; puis ils le traînèrent, suivis de tous les enfants, jusqu'à un petit verger en face de la maison de Poglono-vich. Là étaient préparés d'avance force fagots entremêlés de paille. Ils y mirent le feu, puis y jetèrent le cadavre et se mirent à danser autour et à crier à qui mieux mieux, en attendant continuellement le bûcher. L'odeur infecte qu'il répandait me força bientôt de les quitter et de me rendre chez mon hôte.

Sa maison était remplie de monde : les hommes, la pipe à la bouche ; les femmes, parlant toutes à la fois et acablant de questions la malade qui, toujours très pâle, leur répondait à peine. Son cou était entortillé de ces lambeaux teints de la liqueur rouge infecte qu'ils prenaient pour du sang, et qui faisaient un contraste affreux avec la gorge et les épaules de la pauvre Khava.

Peu à peu toute cette foule s'écoula et je restai seul d'étranger dans la maison. La maladie fut longue. Khava redoutait beaucoup l'approche de la nuit, elle voulait toujours avoir quelqu'un pour la veiller. Comme ses parents, fatigués par leurs travaux de la journée, avaient de la peine à rester éveillés, j'offris mes services comme garde-malade, et ils furent acceptés avec reconnaissance. Je savais que ma position n'avait rien d'intéressant pour les Morlarques.

Je n'oublierai jamais les nuits que j'ai passées auprès de cette malheureuse fille. Les craquements du plancher, le sifflement de la bise, le moindre bruit la faisaient tressaillir. Lorsqu'elle s'assoupissait, elle avait des visions horribles, et souvent elle se réveillait en sursaut en poussant des cris. Son imagination avait été frappée par un rêve, et toutes les commères du

pays avaient achevé de la rendre folle en lui racontant des histoires effrayantes. Souvent, sentant ses paupières se fermer, elle me disait : " Ne t'endors pas, je t'en prie. Tiens un chapelet d'une main et ton hanzar de l'autre ; garde-moi bien. " D'autre fois, elle ne voulait s'endormir qu'en tenant mon bras dans ses deux mains, et elle le serrait si fortement qu'on voyait dessus longtemps après, l'empreinte de ses doigts.

Rien ne pouvait la distraire des idées lugubres qui la poursuivaient ; elle avait une grande peur de la mort, et elle se regardait comme perdue sans ressource, malgré tous les motifs de consolation que nous pouvions lui présenter. En quelques jours, elle était devenue d'une maigreur étonnante ; ses lèvres étaient totalement décolorées, et ses grands yeux noirs paraissaient encore plus brillants ; elle était réellement effrayante à regarder.

Je voulus essayer de réagir sur son imagination en feignant d'entrer dans ses idées. Malheureusement, comme je m'étais d'abord moqué de sa crédulité, je ne devais plus prétendre à sa confiance. Je lui dis que je savais une conjuration très puissante contre les mauvais esprits, et que, si elle voulait, je la prononcerais à mes risques et péril pour l'amour d'elle.

D'abord sa bonté naturelle lui fit craindre de me brouiller avec le ciel ; mais bientôt la peur de la mort l'emportant, elle me pria d'essayer ma conjuration. Je savais par cœur quelques vers français de Racine ; je les récitai à haute voix devant la pauvre fille, qui croyait cependant entendre le langage du diable. Puis, frottant son cou à différents repris, je signais d'en retirer une petite agate rouge que j'avais cachée entre mes doigts. Alors je l'assurai gravement que je l'avais tirée de son cou et qu'elle était sauvée. Mais elle me regarda tristement et me dit : " Tu m'as trompée ; tu avais cette pierre dans une petite boîte, je te l'ai vue. Tu n'es pas un magicien. " Ainsi ma ruse lui fit plus de mal que de bien. Dès ce moment, elle alla toujours de plus en plus mal.

La nuit avant sa mort elle dit : " C'est ma faute si je meurs. Un tel (elle me nomma un garçon du village) voulait m'enlever. Je n'ai pas voulu, je lui ai demandé pour le suivre une chaîne d'argent. Il est allé à Marcaska en acheter une, et pendant ce temps-là, le vampire est venu. Au reste, ajouta-t-elle, si je n'avais pas été à la maison, il aurait peut-être tué ma mère. Ainsi, cela vaut mieux. " Le lendemain, elle fit venir son père et lui fit promettre de lui couper lui-même la gorge et les jarrets afin qu'elle ne fût pas vampire elle-même, et elle ne voulait pas qu'un autre que son père commit sur son corps ces inutiles atrocités. Puis elle embrassa sa mère et la pria d'aller sanctifier un chapelet au tombeau d'un saint homme auprès de son village, et de le lui apporter ensuite. J'admire la délicatesse de cette paysanne, qui trouvait ce prétexte pour empêcher sa mère d'assister à ses derniers moments.

Elle me fit détacher une amulette de son cou. " Garde-la, me dit elle ; j'espère qu'elle te sera plus utile qu'à moi. " Puis elle reçut les sacrements avec dévotion. Deux ou trois heures après, sa respiration devint plus forte, et ses yeux étaient fixes. Tout d'un coup elle saisit le bras de son père et fit un effort comme pour se jeter sur son sein ; elle venait de cesser de vivre. Sa maladie avait duré onze jours.

Je quittai quelques heures après le village, donnant au diable de bon cœur les vampires, les revenants et ceux qui en racontent les histoires.

PROSPER MÉRIMÉE.

Les travailleurs.— Avant que de commencer vos ouvrages pénibles du printemps, après un hiver de repos, votre système a besoin d'être purifié et de se renforcer pour prévenir et guérir d'une attaque de fièvre ou d'autres maladies du printemps qui vous servent préjudiciables pendant une saison d'ouvrages. Vous sauvez du temps, vous évitez beaucoup de maladies et économiserez, si vous faites usage d'une bouteille des AMERS DE HUBLON dans votre famille durant ce mois. Ne différez pas. Voir une autre colonne.